

Le 2. 10. 1898 Léon Buck entra à la Chambre de Commerce, en remplacement d'Eugène Lamort, démissionnaire. Si, officiellement, il devait y représenter la papeterie, ce furent surtout les imprimeurs et libraires qui applaudirent à cette nomination qui faisait enfin rentrer un des leurs dans la corporation où leurs branches ne figuraient pas comme telles, mais où leurs intérêts avaient si bien été défendus du temps de Victor Buck (1862—1883). Un des journaux saisit l'occasion de la nomination de Léon Buck pour relever que l'inondation du pays par les publications étrangères ne constituait pas seulement une concurrence écrasante de l'imprimerie indigène, mais qu'elle permettait aussi la propagation d'un esprit et d'opinion en contradiction flagrante avec notre situation politique de pays neutre (29).

\* \*  
\*

A côté de leur activité à l'imprimerie et à la librairie, les époux Buck-Mullendorff avaient réussi à faire de leur maison si accueillante de la rue du Curé comme un temple de la musique.

Le maître du lieu, au temps qu'il n'avait que 23 ans, avait déjà étonné ses compatriotes par sa belle voix de baryton lors de l'inauguration du monument érigé à la princesse Amélie (30. 10. 1876). Batty Weber a relaté cet événement de la façon suivante :

« Auf einmal trat ein junger Mann vor mit Wangen wie Milch und Butter und einem Schnurrbärtchen, wie gemalt. Der sang mit schmelzender Stimme ein Baritonsolo. Es war Herr Léon Bück. Ich hatte ihn darnach lange wie einen Halbgott in Erinnerung. Man denke: Vor einer Tribüne voll Fürsten und allem Volk sich hinstellen, unter freiem Himmel, und ein Solo singen ! » (30)

Plus tard, lors d'une visite rendue à un ancien condisciple, le curé de Brandenbourg, Léon Buck, en compagnie de Paul Elter, d'Auguste Liger et d'un quatrième ami dont le nom nous échappe, enchantés les ouailles de l'abbé J. P. Atten par l'interprétation d'un tantum ergo à quatre voix sur l'air de « Gott erhalte Franz den Kaiser » de Hadyn !

En prenant pour femme l'excellente pianiste qu'était Marie-Anne Mullendorff, Léon Buck — 1<sup>er</sup> prix de violon de l'ancienne Ecole de Musique Municipale — trouva une accompagnatrice idéale et, du même coup, en la personne de son beau-frère Charles Mullendorff, (voir fascicule III) un partenaire de qualité rare pour les trios.

Galvés dès le berceau de musique de chambre, les enfants des époux Buck-Mullendorff ne pouvaient pas ne pas devenir eux-mêmes exécutants. Aussi la maison de la rue du curé où tout le monde jouait de quelque instrument — qui du piano, qui du violon, qui du violoncelle — donna-t-elle parfois aux passants l'impression d'un conservatoire.

Il est bon de rappeler qu'une partie importante de la vie musicale luxembourgeoise de la fin du siècle a été forgée dans cette maison.